

## GUERRE SANS FANTAISIE

PAR GABRIEL CHEVALLIER

---

Je vis comme une bête, une bête qui a faim, puis qui est fatiguée. Jamais je ne me suis senti si abruti, si vide de pensées, et je comprends que l'accablement physique, qui ne laisse pas aux êtres le temps de réfléchir, qui les réduit à ne plus éprouver que des besoins élémentaires, soit un sûr moyen de domination. Je comprends que les esclaves se soumettent si aisément, car il ne leur reste plus de forces disponibles pour la révolte, ni l'imagination pour la concevoir, ni l'énergie pour la concerter. Je comprends cette sagesse des oppresseurs, qui retirent à ceux qu'ils exploitent l'usage de leur cerveau, en les courbant sous des tâches qui épuisent. Je me sens parfois au bord de cet envoûtement que donnent la lassitude et la monotonie, au bord de cette passivité animale qui accepte tout, au bord de la soumission, qui est la destruction de l'individu. Ce qui est en moi qui juge s'éémousse, admet et capitule. L'habitude, le jeu des disciplines se passent de mon consentement et m'incorporent au troupeau. Je deviens un vrai soldat d'infanterie, l'intelligence «sur la couture du pantalon», exécuteur de corvées et fragment d'effectif. Tout le monde me commande, du caporal au général, a ce droit, qui est total et sans appel, et peut me rayer de la liste des vivants. Dans le champ des activités humaines, la mienne se dépense à creuser une feuillée ou à porter des troncs d'arbres. Pourrais-je dire à un sous-officier qu'il m'en coûte plus qu'à d'autres? Ce serait inutile, car il risquerait de ne pas me comprendre, ce serait imprudent parce qu'il en abuserait. Le capitaine Bovin l'avait certainement deviné et il m'a placé ici. (Aussi est-ce le seul homme devant qui je pioche avec un air d'allégresse.)

Et, d'abord, je dois me mêler, m'identifier à ceux dont je partage la vie, auxquels je suis lié par le pacte de l'instinct de conservation. Je dois redevenir homme des cavernes et contribuer à l'assouvissement des appétits de ma horde. Je dois piocher, scier, porter, nettoyer, réchauffer, donner au corps toute l'importance. Comment expliquer à mes camarades que, dans le conflit qui oppose le corps à l'esprit, celui-ci, chez moi, l'a généralement emporté? L'esprit, qui est privilège, m'est retiré; l'esprit n'est pas à l'alignement, nuit au confort de l'escouade.

Les richesses spirituelles sont trustées par les états-majors, qui les répartissent en obus sur la racaille humaine.

Cependant, la nuit, devant la neige qui brille à l'infini sous un clair de lune éclatant, comme une aurore boréale, il m'arrive de penser que là, seul devant mon rempart de glace, je veille sur le pays endormi, qu'il me doit une partie de sa sécurité, que ma poitrine est sa frontière, et d'en éprouver une petite fierté conforme aux traditions de l'arrière. Pour user les heures, j'expérimente des mobiles nobles, je m'essaie aux joies du pur patriotisme. Mais je me rends compte d'avance qu'une rafale bien ajustée me dégoûterait d'une attitude si belle.

Il est certain que si un Allemand venait m'attaquer, je ferais mon possible pour le tuer. Afin qu'il ne me tue pas d'abord; ensuite parce que j'ai la responsabilité de quatre hommes qui sont dans le blockhaus, confiés à moi, et qu'en ne tirant pas je pourrais les exposer à un danger. Je suis lié à cette escouade de cultivateurs qui rudoient ma paresse physique. C'est une solidarité de compagnons de chaîne.

Mais si, dans le jour, je tenais au bout de mon fusil, à cent cinquante mètres, un Allemand sans défense, qui ne se doute pas que je l'aperçois, très probablement je ne tirerais pas. Il me semble impossible de tuer ainsi, de sang-froid, commodément accoudé, en prenant bien le temps de viser, de tuer avec préméditation, sans réflexe qui décide de mon geste.

Heureusement, il est tellement peu question de tuer que nous ne prenons même pas la peine de dissimuler la lueur de notre cigarette. Nous risquons peut-être une balle. Mais il y a, dans ce défi de fumer à découvert, quelque chose qui nous venge de la terrible morsure du froid.

Redevenu homme de la tranchée, je comprends cette sorte de fatalisme auquel s'abandonnent mes camarades, dans cette guerre sans fantaisie, sans changements, sans paysages nouveaux, cette guerre de factionnaires et de terrassiers, cette guerre de souffrances obscures dans la crasse et la boue, la guerre sans limites ni répit, où l'on n'agit pas, où l'on ne se défend même pas, où l'on attend l'obus aveugle. Je comprends ce que représentent, pour celui qui n'a jamais quitté le créneau, ces deux années écoulées, les centaines de nuits de garde, les milliers d'heures éternelles, face à l'ombre. Je comprends qu'ils aient renoncé à se poser des questions. Et même je m'étonne que ce bétail, où je suis confondu, ait encore tant de résistance à opposer à la mort.

Extrait de *La Peur*, éditions France Loisirs, Paris, 2008 (réédition), pp. 250-253.